

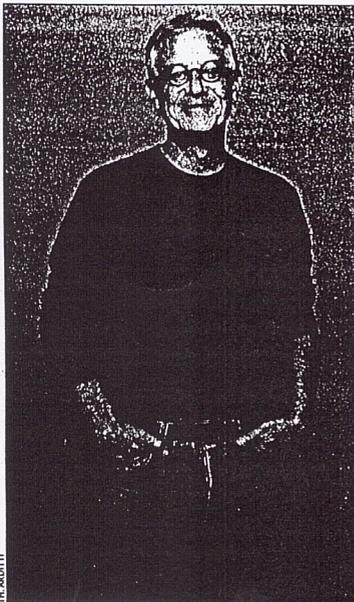
L'écriture-rock après « Rolling Stone »

Par Greil Marcus, « la notion de plaisir coupable est un concept répressif »

Toute une histoire

Greil Marcus et Nick Tosches racontent les traditions et les hommes qui ont donné naissance au rock'n'roll

Né en 1945, ancien rédacteur en chef du magazine *Rolling Stone*, puis collaborateur de son concurrent, *Crem*, Greil Marcus est l'auteur de *Mystery Train*, premier effort, en 1975, de compréhension du rock par l'étymologie des mythologies américaines. Quatorze années séparent ce livre de *Lipstick Traces*, saga de la rébellion à travers les âges, des bashchinskis aux Beatles en passant par les névroses du Moyen Âge, Dada, l'Internationale Lettriste et le situationnisme. *La République invisible*, ouvrage le plus récent de cet enseignant à l'université de Berkeley, amateur de généalogies surprenantes, est un voyage aux sources sociopolitiques de la musique américaine à partir de *Tenement*, en 1967, des *Basement Tapes*, de Bob Dylan.



PH. M. ADRIANI

« Vous définissez-vous comme un critique rock ?
 - Pas vraiment, j'écris sur la pop music, la littérature, la politique, les films, ce que je voit dans la rue, la géographie, parfois la peinture. *Lipstick Traces* n'est pas un livre de rock critic, mais son point de départ est *Anarchy in the U.K.*, des Sex Pistols. Le rock'n'roll est mon entrée, mais je n'écris pas sur » lui.

- Quel rôle a pu jouer votre formation en science politique ?

- J'ai choisi les théories politiques américaines comme spécialiste à l'université de Berkeley. J'ai aussi reçu une excellente éducation classique en histoire et en littérature. *Mystery Train* est autant le fruit de mon travail d'étudiant que de mes années de fan de rock'n'roll. Pour *La République invisible*, je suis revenu sur les figures politiques qui m'ont autrefois fasciné sans que je ne comprenne vraiment. Quand j'écoutais les *Basement Tapes*, j'entendais des personnalités de diverses époques parler le même langage, nous les mêmes esprits. Il m'a semblé qu'Abraham Lincoln aurait pu écouler le *Basement Tapes*, Tompkins aurait pu être toutes sur un bateau descendant le Mississippi.

- D'où vient votre passion pour les correspondances clandestines ? *Dylan-Lincoln*, les *Sex Pistols-Guy Debord* ?

- J'ai toujours eu le goût de l'occulte, de la connaissance ignorée. Les raisons sont certainement liées à mon enfance, j'ai grandi dans une famille où il y avait beaucoup de secrets.
 - Vous avez considérablement augmenté les notes au chapitre *Basement Tapes* de *Mystery Train*, sans retoucher le texte d'origine.
 - J'ai corrigé les erreurs factuelles, jamais les démonstrations. Si c'est à faire, j'ai rajouté quelques chapitres sur les artistes féminines, absentes du livre. Un pour la chanteuse Arlene Smith, du groupe vocal féminin de New York, les Chantels. Elle avait, à quinze ans, la voix la plus resplendissante du rock'n'roll à côté, Aretha Franklin passait pour une choriste. Ensuite, Mary Weiss, chanteuse des Shangri-Las, de ces mélodra-

mes adolescents du milieu des années 1950. Dans un documentaire récent, j'ai réalisé que je ne l'avais jamais vue et entendue parler d'elle, parce qu'elle a toujours refusé de donner des interviews. A la question : « Comment une jeune, fille inconnue de 18 ans a-t-elle pu chanter des chansons aussi tragiques », sur le petit copain qui se tue à moto ou la mère qui se suicide après la fugue de sa fille, elle a répondu : « J'étais tellement de tristesse en moi que chanter cela était facile. » Après cet aveu mystérieux, j'ai voulu lui consacrer une chronique. J'ai alors appris par e-mail que Mary Weiss, qui travaille aujourd'hui pour une société d'ameublement, se trouvait dans le World Trade Center le 11 septembre. J'ai pu recueillir son témoignage écrit. C'était très banal... mais écrit dans le rythme et le ton des chansons des Shangri-Las !

« J'ai corrigé les erreurs factuelles, jamais les démonstrations. Si c'est à faire, j'ai rajouté quelques chapitres sur les artistes féminines, absentes du livre. Un pour la chanteuse Arlene Smith, du groupe vocal féminin de New York, les Chantels. Elle avait, à quinze ans, la voix la plus resplendissante du rock'n'roll à côté, Aretha Franklin passait pour une choriste. Ensuite, Mary Weiss, chanteuse des Shangri-Las, de ces mélodra-

- « Robble Robertson, ancien leader du Band, groupe auquel *Mystery Train* consacre un chapitre, a déclaré qu'il ne comprenait pas de quoi parlait votre livre...
 - Il devait être de mauvaise humeur car ce n'est pas ce qu'il m'a

dit. Je n'ai pas essayé de raconter l'histoire du Band, mais celle que j'entendais dans leur musique. L'idée de l'homme tourmenté m'est venue : un même personnage présent dans plusieurs de leurs chansons, de plus en plus complexe, à mesure qu'il vieillit et crie de douleur... en moins à un pays qui renfermait tant de promesses. Si vous écrivez sur le travail d'un artiste pour lui faire plaisir, vous avez fini avant d'avoir commencé ! Pour *Lipstick Traces*, par exemple, il a fallu que j'oublie que Guy Debord pouvait être, mais femme m'a recommandé de ne surtout pas parler à Bob Dylan.

- Avec *La République invisible*, avez-vous voulu combler l'absence de *Dylan dans Mystery Train* ?
 - C'est moins une suite qu'un retour à *Mystery Train*. Les noms simplement mentionnés dans *Mystery Train*, comme Doc Boggs, deviennent les personnages principaux de *La République invisible*. L'obsession de ce livre n'est pas tant Bob Dylan que ce qu'y a-t-il dans la musique de Doc Boggs ?

- Vous partagez, avec votre ami Nick Tosches, une passion pour les artistes obscurs.
 - Nick Tosches vient de publier *Where Dead Voices Gather*, sur sa fascination de trente ans pour

Emmett Miller, un chanteur de minstrel oublié. Les artistes obscurs que j'aime sont meilleurs. Son livre *Héros oubliés du rock'n'roll* parle de gens qui m'ont étonnés. J'ai récupéré leurs disques et découvert que la musique était atroce, d'un ennui absolu. Mais l'écriture de Nick était magnifique.

- Le nom de *Dylan a été proposé pour le prix Nobel de littérature. Cela vous semble-t-il injustifié ?*
 - Non. Si on lui donnait ce prix, ce serait reconnaître que ses paroles sont de la grande poésie. Or ce sont des paroles de chansons, qui n'existent pas en dehors de la musique. Ensuite, ce serait dire qu'une partie de la pop music est reconnue comme art, et que le reste est à jeter.

- C'est précisément ce que pense Salman Rushdie.

- Oui, et il l'inclut U2 ! Je n'ai pas envie de critiquer Bono, mais ceux qui estiment que U2 incarne l'art rock'n'roll doivent être sourds. Les Chantels leur sont infiniment supérieures, peut-être supérieures à Bob Dylan. La question de savoir si le rock'n'roll est un art ne m'intéresse pas. C'est pour moi une évidence. La consécration des gardiens de la culture me désole, cette idée entretenue par l'école, les médias, des écrivains comme John Updike, qu'il y a une culture sérieuse pour les gens sérieux et une culture frivole pour les gens frivoles. Je suis toujours surpris de constater combien les gens peuvent avoir honte d'aimer. La notion de plaisir coupable est un concept répressif.

- Dans les années 1960, Susan Sontag a écrit qu'il était possible d'aimer à la fois les *Supremes* et Jasper Johns, et on a attaqué pour avoir brisé ces barrières. Interrogé par *Time*, elle s'est défendue ainsi : « J'ai dit qu'il était possible d'apprécier les deux à la fois, ce n'est pas comme si j'avais consacré mon talent à un seul aussi futile que les *Supremes*. » Cette attitude est encore très répandue et on ne se départirait pas.

- Vous vous souvenez-vous que l'écriture rock a décliné après l'âge d'or de magazines comme *Rolling Stone* ou *Crem* ?

- Non. J'ai lu ces dernières années des gens aussi intéressants que Nick Tosches et Lester Bangs. Howard Hampton, un des critiques les plus remarquables que je connaisse, dans ses livres, *Route 66*, sur la scène indépendante américaine dans les années 1980 et 1990, et *Kiss This*, sur le punk après Nirvana, Gina Arnold a écrit l'histoire d'une génération. Et je ne connais pas d'écriture plus irrespectueuse et drôle que celle de Melissa Maerz, de *City Pages*, un hebdomadaire de Minneapolis. Ces personnes ne sont pas forcément connues mais elles accomplissent un travail différent de leurs prédécesseurs, et fascinant.

Propos recueillis par Bruno Lesprit

MYSTERY TRAIN de Greil Marcus. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Marie Mandosio. Allia, 425 p., 16,29 € (120 F).

LA RÉPUBLIQUE INVISIBLE de Greil Marcus. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Lasquin et Live Dufaux. Denoël, 333 p., 21 € (137,75 F).

HELLFIRE de Nick Tosches. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Marie Mandosio. Allia, 235 p., 16,29 € (120 F).

Il est difficile de laisser des écrits durables sur le rock. Sans doute parce que cette musique n'était pas faite pour durer. Greil Marcus fut l'un des premiers à circonvenir la difficulté en inscrivant le rock dans une histoire plus longue. *Mystery Train* et *The Invisible Republic*, publiés à vingt-cinq ans de l'intervalle, mais traduits simultanément en français, démontrent à la fois la pertinence et les limites de cette démarche. Nick Tosches a trouvé encore plus malin, plus envoûtant, recréant l'une des figures les plus fascinantes des premières années du rock'n'roll, il a fait de Jerry Lewis le héros de *Hellfire*, roman fantastique qui, de surcroît, présente la particularité de respecter la vérité historique jusque dans la plus invraisemblable de ses péripéties.

À partir de 1975, une poignée de livres ont été publiés aux Etats-Unis qui jalonnent ce que Peter Guralnick appelle : « la grand-route perdue » (*Lost Highway*), ce cheminement de traditions, de musiques, de savoirs qui se sont croisés au milieu du XX^e siècle pour donner naissance au rock'n'roll. *Mystery Train*, le premier livre de Greil Marcus, reste comme l'acte fondateur de ce mouvement. On trouve, dans la réunion de ces textes consacrés au Band, à Sly Stone, à Randy Newman et à Elvis Presley, à la fois la force et fait les grands livres de classe et le plaisir qui sourd des textes lus à l'insu des professeurs. Marcus révèle que le rock pouvait être le réceptacle d'un savoir, sans jamais oublier qu'il fut, un temps seulement, une machine de guerre contre l'ordre intellectuel.

Un quart de siècle plus tard, l'auteur abandonne la technique du patchwork et tente de tisser une toile d'un seul morceau. *La République invisible* voudrait définir un territoire clandestin dont la carte se déchire à l'écoute des *Basement Tapes*. Ces « bandes de la cave » furent l'une des légendes rock. En 1967, Bob Dylan disparaît pendant plusieurs mois à la suite d'un accident de moto. De cette absence naquit une musique, difficile à saisir, presque égarée sur des disques piratés, mais qui acquit la réputation d'être à mille autres pareille. Enregistrées par Dylan

et les musiciens qui l'accompagnaient sur scène (et qui venaient de se constituer en groupe de plain droit sous le nom de The Band), les *basement tapes*, rassemblées des dizaines de chansons, traditionnelles ou composées par les musiciens. Greil Marcus, qui a entendu tout ce qui a été publié sous le manteau, y voit une authentique réurgence. Non seulement de la musique traditionnelle américaine, circulant à la marge du commerce des produits industriels, mais de toute une société parallèle, qui s'est cristallisée en dehors du cadre institutionnel américain.

Pour évoquer cette imagerie ancienne, falls divers traqués et visions apocalypiques, tout en lui trouvant des correspondances exactes dans les textes et la musique des *basement tapes*, Greil Marcus ne ménage pas sa peine. Il provoque des collisions fascinantes - en rapprochant les sermons des prédicateurs puritains de la Nouvelle-Angleterre de ceux de Martin Luther King - en traçant la généalogie des faits divers Republic, publiés à vingt-cinq ans de l'intervalle, mais traduits simultanément en français, démontrent à la fois la pertinence et les limites de cette démarche. Nick Tosches a trouvé encore plus malin, plus envoûtant, recréant l'une des figures les plus fascinantes des premières années du rock'n'roll, il a fait de Jerry Lewis le héros de *Hellfire*, roman fantastique qui, de surcroît, présente la particularité de respecter la vérité historique jusque dans la plus invraisemblable de ses péripéties.

À partir de 1975, une poignée de livres ont été publiés aux Etats-Unis qui jalonnent ce que Peter Guralnick appelle : « la grand-route perdue » (*Lost Highway*), ce cheminement de traditions, de musiques, de savoirs qui se sont croisés au milieu du XX^e siècle pour donner naissance au rock'n'roll. *Mystery Train*, le premier livre de Greil Marcus, reste comme l'acte fondateur de ce mouvement. On trouve, dans la réunion de ces textes consacrés au Band, à Sly Stone, à Randy Newman et à Elvis Presley, à la fois la force et fait les grands livres de classe et le plaisir qui sourd des textes lus à l'insu des professeurs. Marcus révèle que le rock pouvait être le réceptacle d'un savoir, sans jamais oublier qu'il fut, un temps seulement, une machine de guerre contre l'ordre intellectuel.

Un quart de siècle plus tard, l'auteur abandonne la technique du patchwork et tente de tisser une toile d'un seul morceau. *La République invisible* voudrait définir un territoire clandestin dont la carte se déchire à l'écoute des *Basement Tapes*. Ces « bandes de la cave » furent l'une des légendes rock. En 1967, Bob Dylan disparaît pendant plusieurs mois à la suite d'un accident de moto. De cette absence naquit une musique, difficile à saisir, presque égarée sur des disques piratés, mais qui acquit la réputation d'être à mille autres pareille. Enregistrées par Dylan

et les musiciens qui l'accompagnaient sur scène (et qui venaient de se constituer en groupe de plain droit sous le nom de The Band), les *basement tapes*, rassemblées des dizaines de chansons, traditionnelles ou composées par les musiciens. Greil Marcus, qui a entendu tout ce qui a été publié sous le manteau, y voit une authentique réurgence. Non seulement de la musique traditionnelle américaine, circulant à la marge du commerce des produits industriels, mais de toute une société parallèle, qui s'est cristallisée en dehors du cadre institutionnel américain.

Allia, l'éditeur des auteurs rock

Installé rue Charlemagne, au cœur du Marais, un petit éditeur a entrepris de traduire méthodiquement les livres de Greil Marcus, Nik Cohn ou Nick Tosches. C'est en 1982, Allia (« les autres choses », en latin) s'est distingué en publiant « ce qui ne se fait pas ailleurs », selon son fondateur autodidacte, Gérard Béruby. « Nous avons commencé par des ouvrages du domaine public ou qui n'intéressaient personne, comme Mes inscriptions de Louis Scutenaire, surréaliste belge...
 Menacé de faillite en 1995, Allia s'en sort en lançant une collection de poche au prix de 6,09 euros (40 francs) (« Le Monde des livres » du 8 septembre 1995). Gérard Béruby conçoit son catalogue comme un « laboratoire expérimental ». « Nous avons raisonné, ou « personne, mort ou vivant, ne peut dire qu'il est en mauvaise compagnie ». Les philologistes de la Renaissance néoplatoniciens fréquentent Leopardi, Byron, Maevitch et les auteurs rock anglo-saxons. A ce jour, 240 livres avec une moyenne

annuelle de vingt-cinq actuellement, de ventes échelonnées de 1 000 à 18 000 exemplaires (record détenu par *Lire aus cabinets*, d'Henry Miller).
 Spécialiste du situationnisme, Gérard Béruby a découvert les écrivains rock via *Lipstick Traces* de Greil Marcus. Dans sa bibliographie, l'auteur mentionne d'ailleurs les *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste*, collectés par le patron d'Allia. « On a contacté l'agent de Marcus et obtenu les droits pour 132 euros (9 000 francs) en 1996, se souvient-il. Pour *Mystery Train*, Marcus a tenu à travailler avec nous sur la même base ». Denoël a dû verser 3 811 euros (25 000 francs) pour *La République invisible*, une différence qu'Héloïse d'Ormesson, directrice éditoriale de cette maison, juge normale. Allia, petit éditeur, bénéficiant d'« une prime à l'antériorité ».
 Béruby s'est ensuite enthousiasmé pour Nick Tosches, car « ses livres ne sont pas formalisés pour un public rock ». S'il connaissait bien l'œuvre de l'historien

des mouvements millénaristes Norman Cohn pour avoir publié *Le chaos et le monde qui vient*, il a découvert aussi celle du fils, Nik.
 Récemment, Gallimard a racheté pour « Folio » les droits de *Lipstick Traces* et revendus 98 % des ventes (5 % à Marcus et 5 % à Allia) ; 10/18 a acquis ceux de Nik Cohn. L'intérêt nouveau pour ces auteurs pourrait-il ébranler la position quasi monopolistique d'Allia et l'unité de ce rayon de sa bibliothèque ? La bataille risque de n'avoir jamais lieu. Allia livrera à partir de 2002 d'autres ouvrages attendus par les connaisseurs : *England's Dreaming*, de John Savage, sur le mouvement punk, AES-Richard Melzer, *Waiting for the Sun*, de Barney Hoskins, sur la scène californienne, *Sweet Soul Music*, de Peter Guralnick, mais encore un reportage sur les voyages sur le rap à La Nouvelle-Orléans. Cette liste semble épuiser le filon des grands textes rock. Ceux qui se seront réveillés tard se contenteront des rogatons.